



HAL
open science

Juste un petit mot sur l'euphémisme...

Denis Jamet, Manuel Jobert

► **To cite this version:**

Denis Jamet, Manuel Jobert. Juste un petit mot sur l'euphémisme... Denis Jamet et Manuel Jobert. Empreintes de l'euphémisme. Tours et détours, L'Harmattan, 2010, Empreintes de l'euphémisme. Tours et détours. hal-01395560

HAL Id: hal-01395560

<https://hal.science/hal-01395560v1>

Submitted on 10 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Juste un petit mot sur l'euphémisme...

Denis Jamet¹

Manuel Jobert²

Université Jean Moulin – Lyon 3

Introduction

Contournement, camouflage, ajustement, écran, évitement, masque, atténuation... Autant de termes qui viennent immédiatement à l'esprit dès lors que l'on mentionne le mot « euphémisme ». L'euphémisme représente un détour par rapport au contenu immédiat, et joue le rôle d'un « déodorant du langage ». Il « lubrifie les relations sociales » et, en respect des convenances et de la bienséance, évite de heurter les interdits et d'évoquer les tabous, à l'exemple du phénomène contemporain du politiquement correct. Néanmoins, comme cet ouvrage tentera de le mettre en évidence, l'euphémisme, loin d'être une simple figure de style, est la marque de la force créatrice du langage et propose une nouvelle vision du réel. Si la perception du réel s'en trouve modifiée, le réel, quant à lui, reste intact, car l'euphémisme renvoie au même référent d'une autre manière. Fonctionnant sur la modalité du *make-believe*, l'euphémisme exige que le destinataire lui cède tout en lui résistant, c'est-à-dire qu'il demeure conscient de la modification de vision que celui-ci opère.

Il arrive parfois que cette modification perceptuelle soit telle qu'elle finisse par remplacer notre conception antérieure de la réalité. Cela constitue la preuve indéniable de la portée sociologique de l'euphémisme et de son rôle de baromètre des préoccupations et des tendances sociales et politiques. C'est pour cette raison que seront également examinées les « dérives potentielles de l'euphémisme » qui peuvent impliquer une manipulation et servir une idéologie, exhibant alors le dualisme dont s'empare tout langage totalitaire et, dans une certaine mesure, le politiquement correct. Cette tension entre puissance créatrice et fonction référentielle ouvre tout naturellement la voie/x aux manifestations textuelles, stylistiques et littéraires, avec la version plus artistique de l'euphémisme littéraire qui consiste dans la re-création – récréation, et les effets parfois humoristiques qu'il permet. Figure hésitante entre dire et ne pas dire, entre dire plus sans le dire, l'euphémisme, dans son silence même, est parfois plus loquace que le dit (voir les liens étroits qu'il entretient avec la litote mais aussi l'hyperbole). C'est pour cette raison que les notions de « non-dit » et de « silence » avec lesquelles nous terminerons ce recueil y trouvent également

¹ Maître de Conférences en linguistique anglaise, agrégé de l'Université.

² Maître de Conférences en stylistique anglaise, agrégé de l'Université.

leur place. Mais avant de débiter ce parcours à travers les diverses modalités de l'euphémisme, revenons sur sa nature.

I. L'euphémisme : entre langue et discours

I. 1. L'euphémisme : figure de rhétorique ou de pensée ?

Le terme « euphémisme » provient du grec *euphémismos*, lui-même dérivé de l'adjectif *euphèmos*, « de bon augure » (de *eu*, bien, et *phèmi*, je dis). Étymologiquement, l'euphémisme « dit bien ». Si le sens actuel du mot a été donné par le rhétoricien Dumarsais, l'euphémisme avait déjà chez les anciens une importance capitale, et permettait, par une variation linguistique, d'éviter la mention d'un terme perçu comme négatif. Le passage par une forme euphémique revêtait ainsi une valeur positive en ce qu'elle permettait de conjurer le mauvais sort par la seule mention détournée d'une réalité jugée effrayante. Comme l'étymologie semble le suggérer, l'euphémisme serait à classer parmi les figures de discours, les figures de style, et relèverait ainsi de la tropologie. Cela semble confirmé par la définition qu'en donne le *Larousse du XXe siècle* (édition de 1930) : « Figure qui consiste à adoucir par l'expression ou par le tour de la phrase la crudité de certaines idées ou de certains faits [...] ». Le *Dictionnaire de linguistique* de G. Mounin [1974] est plus précis, et le classe clairement dans les figures de rhétorique :

Rhét. – Atténuation de la pensée. L'euphémisme emploie de nombreux procédés qui vont de la litote* à l'hyperbole* en passant par la périphrase*, la circonlocution*, l'allusion*, les métaplasmes*, etc. Quand l'euphémisme va jusqu'à exprimer le contraire de ce qu'on veut dire, c'est une antiphrase*. *L'océan dit Pacifique* est un euphémisme, comme *remercier quelqu'un* pour : le congédier. [*Dictionnaire de la linguistique*, Mounin]

L'euphémisme fait fi des classifications établies, et recourt à de multiples procédés : litote, hyperbole, périphrase, circonlocution, allusion, métaplasme, antiphrase, etc. En ce sens, c'est une figure macro-structurale qui n'obéit à aucune structure particulière, comme le signale P. Bacry [1992 : 106] :

L'euphémisme, bien qu'il consiste en somme à remplacer un mot par un autre, n'est pas toujours considéré comme une véritable figure. En effet, au contraire d'une métaphore, d'une métonymie, d'une périphrase, il ne met pas en œuvre des moyens techniques qui lui seraient propres. Usant ainsi de *moyens variables* pour remplir son rôle, l'euphémisme *s'appuie* en fait sur diverses figures, en particulier sur celles du voisinage.

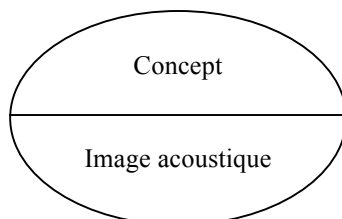
Si l'euphémisme s'appuie sur divers procédés morphologiques, phonologiques et sémantiques, peut-on – et doit-on – décider de sa nature comme figure de style, figure de pensée, ou non-figure ? Se laisse-t-il enfermer dans des catégories pré-établies, alors même que son rôle est de nommer indirectement un référent ? Il est primordial de revenir sur les rapports qu'entretient l'euphémisme avec le signe linguistique, avant d'en dégager les modalités discursives.

I. 2. Le signe linguistique : signifiant / signifié / référent

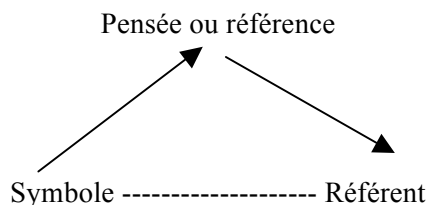
La définition du signe linguistique, tel qu'il a été théorisé par F. de Saussure [1972 : 98-99] présente une unité composée de deux éléments, le *concept* (le signifié) et l'*image acoustique* (le signifiant) :

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. [...]

Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces, qui peut être représentée par la figure :



Ainsi, le signe linguistique résulterait-il de l'unique combinaison de ces deux éléments, le référent étant volontairement mis à l'écart dans la théorie saussurienne. Cette conception perdue de nos jours, même si une autre conception du signe linguistique comprenant trois éléments a été proposée, essentiellement par les sémioticiens comme C. S. Peirce. Cette dernière a donné lieu à ce que l'on nomme le « modèle triadique du signe », suggéré, entre autres, par C. K. Ogden et I. A. Richards [1923] :



Le signe linguistique n'est plus bâti sur une dichotomie constitutive signifiant – signifié, car la notion de référent y est introduite, ce qui en fait un modèle linguistique intéressant pour l'énonciation euphémique. En effet, plus que pour

toute autre réalisation langagière, les représentations binaires du signe linguistique se révèlent insuffisantes pour rendre compte de la complexité de l'euphémisme, car que fait ce dernier, si ce n'est pointer un *signifié* sans renvoyer directement au *référént* ? L'euphémisme est un outil pour flouter le signifiant, ce qui permet d'éviter de nommer le référént, perçu comme choquant. Il agit en se défaisant du signifiant ou en marquant un écart par rapport à celui-ci. Ce n'est pas tant le signifiant qui pose problème, mais comme c'est lui qui est le plus emblématique du signe linguistique, il est contourné, mutilé, passé sous silence. F. de Saussure l'avait d'ailleurs bien perçu lorsqu'il écrivait [1972 : 99] que « Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule ». Ainsi, ce phénomène euphémique semble-t-il être le symptôme linguistique du caractère indicible, difficilement mentionnable socialement, car choquant, du réel.

Cela explique non seulement la relativité de l'euphémisme, mais aussi son omniprésence dans tout type de discours (langue de spécialité, littérature, argot, etc.), pour tout locuteur, car peu échappent à la tentation de l'euphémisme. En effet, l'euphémisme ne peut être construit, compris et interprété qu'en discours. Cela nécessite évidemment que le locuteur ne soit pas le locuteur idéal (*ideal speaker*) de N. Chomsky, car un ancrage culturel, c'est-à-dire situationnel, est nécessaire pour que l'euphémisme existe en tant que tel. On peut alors dire qu'un euphémisme n'existe que dans et par la construction dialogique, car sinon il serait impossible d'interpréter la disjonction entre le contenu mentionné et le contenu à interpréter, disjonction aux fondements de l'euphémisme.

L'euphémisme serait-il alors une simple variation discursive, ou bien laisse-t-il une trace dans la langue ? Cela représente une de ses multiples contradictions. Bien qu'il soit par nature purement discursif, il laisse ses traces, ses empreintes dans la langue. Plus que de savoir s'il s'agit d'une figure de style ou de pensée, la question qui se fait jour ici est de décider s'il s'agit d'une figure de langue ou d'une figure de style. On en parle souvent comme d'une expression, ou d'un tour, ce qui laisse entendre qu'il peut être figé. Il existe alors divers types d'euphémismes : l'euphémisme neuf – le seul et vrai euphémisme – et l'euphémisme usé, mort, qui devient un cliché. Ainsi, se trouve-t-on entre langue et discours, entre langagier et énonciativo-discursif. L'euphémisme se situerait alors sur une ligne de crête entre ce que Nathalie Sarraute, dans *l'Ere du soupçon*, appelait la conversation et la sous-conversation. Le lexique semble être une des modalités linguistiques privilégiées pour véhiculer l'euphémisme bien que les ressources morpho-syntaxiques et phoniques entrent aussi en jeu comme on le verra tout au long de cet ouvrage.

Tous ces paradoxes posent inévitablement la question des limites et de la définition de l'euphémisme en tant que réalisation linguistique : doit-il être considéré comme un nouveau signe linguistique, ou bien doit-il se résoudre à

n'être qu'une version dégradée d'un autre signe, dont il s'approprierait le signifié, mais sous une autre apparence, un autre masque ? S'il convient de reconnaître l'effet non négligeable – mais généralement non perçu – de l'euphémisme sur l'évolution sémantique de certains mots, jouant ainsi le rôle d'un procédé de création lexicale (voir Océan *Pacifique*), doit-on pour autant le limiter à une fonction lexicale ? Il semble que non, et que les modalités que peut revêtir l'euphémisme sont infiniment plus variées et relèvent de la sémantique, de la syntaxe, de la prosodie, et de la pragmatique.

II. Modalités de l'euphémisme

II. 1. « Dire mieux » et « dire plus »

Si l'on s'intéresse plus spécifiquement au niveau phrastique ou discursif, l'euphémisme peut être appréhendé comme une dilatation, voire une dilution du signifiant en discours. Contrairement à ce qui se passe au niveau lexical, « dire mieux » signifie généralement utiliser plus de mots pour, paradoxalement, « dire moins » ou de manière atténuée. En cela, l'euphémisme partage des traits formels avec la modalisation grammaticale :

- a) He is at home.
- b) He **must** be at home.

L'énoncé modalisé (b) est discursivement plus long que l'énoncé (a). De même :

- a) He is a thief.
- b) He is **a bit** of a thief.

La forme euphémique (b) est discursivement plus longue que la forme non euphémisée (a). Il semble donc y avoir un lien entre « dire mieux », qui relève du qualitatif et « dire plus » qui relève du quantitatif.

Cette constatation recouvre la notion empruntée à l'analyse conversationnelle qui oppose, dans la seconde partie des paires adjacentes, les formes préférées (*preferred*) et les formes non préférées (*dispreferred*). Ces termes ne doivent pas être compris dans leur acception psychologique mais linguistique et, avec S. Levinson [1983], il est sans doute souhaitable de parler de formes « non marquées » pour les *preferred* et de formes « marquées » pour les *dispreferred*. Une forme est considérée comme « marquée » quand elle recèle des marques linguistiques objectives de son marquage : la forme marquée est plus longue que la forme non marquée et se caractérise par la présence de plusieurs constituants comme par exemple une pause, une préface, etc. Au

niveau lexical, une forme euphémique peut devenir, en langue, la forme non marquée ou neutre (« mal-voyant » pour « aveugle » par exemple). Au contraire, en discours, la forme plus longue, donc euphémique, est toujours marquée sur le plan linguistique. Ces critères formels mis à part, c'est dans l'interaction verbale qu'il faut chercher les traits définitoires de l'euphémisme.

II. 2. Principe de coopération et politesse linguistique

Cette présentation de l'euphémisme ou du « tour euphémique » comme modalité sous-entend que l'analyse des interactions conversationnelles telle qu'elle a été élaborée par P. Grice est considérée comme suffisamment opératoire pour servir de cadre théorique. Nous n'ignorons pas que cette conception de la communication a été critiquée³. Néanmoins, nulle autre ne l'a supplantée et la plupart des études sur les interactions verbales continuent à la prendre comme point de départ, quitte à s'en affranchir dans le détail. P. Grice, cité par S. Levinson [1983 : 101] définit le Principe de Coopération ainsi :

Make your contribution such as is required, at the stage at which it occurs, by the accepted purpose or direction of the talk exchange in which you are engaged.

La notion de « coopération » est à prendre dans un sens différent de l'acception courante. P. Grice s'intéresse à la manière dont on encode son discours afin qu'il puisse être compris du co-énonciateur et comment ce dernier met tout en œuvre pour comprendre le sens des énoncés prononcés par l'énonciateur. Pour reprendre B. Davies [2000 : 6] :

Grice is concerned with the distinction between saying and meaning: how hearers recognise the utterer's intention when speakers use *implicit* language.

La « coopération » gricéenne n'implique pas que les participants fassent leur possible pour être d'accord ou interagir harmonieusement. Un individu faisant preuve de peu de coopération au sens non technique du terme peut très bien être coopératif au sens technique. Une très grande majorité de nos interactions verbales sont fondées sur cette volonté d'être compris et de communiquer. Quand ce n'est pas le cas, des stratégies de clarifications sont mises en œuvre.

Dans cette perspective, il est intéressant de s'interroger sur l'euphémisme comme violation potentielle de la maxime de quantité. En effet, si l'euphémisme dit avec plus de mots ce qui pourrait être dit plus brièvement, il est potentiellement le signe d'une violation d'une ou plusieurs maximes conversationnelles (quantité, qualité, manière, etc.). Cette objection semble plus

³ Voir C. Kerbrat-Orecchioni [2005] pour un exemple récent.

théorique que réelle car la plupart de nos échanges verbaux s'accroissent très bien de violations mineures⁴ et les implicatures conversationnelles permettent un fonctionnement harmonieux du système dans son économie globale. Il faut prendre en compte le degré de violation des maximes, ce qui implique une part non négligeable de subjectivité. Cette évaluation du degré de violation, que G. Leech [2008 : 120] nomme *pragmatic scales or gradients*, est simplement une variable supplémentaire à prendre en considération.

La théorie de la politesse linguistique telle qu'elle a été élaborée par P. Brown & S. Levinson [1987] offre d'autres outils permettant de circonscrire l'euphémisme en discours. Ici encore, il est important de souligner que le terme de « politesse » est utilisé dans une acception technique qui n'est pas équivalente au fait d'avoir de bonnes manières. Ce cadre d'analyse, fondé sur P. Grice, a lui aussi été l'objet de nombreuses critiques car il s'appuie sur le présupposé que tout participant à une conversation tente de ne pas menacer la « face » de son interlocuteur. On peut contester cette vision de l'interaction verbale. Les conversations qui révèlent un antagonisme manifeste peuvent indiquer que le fondement du cadre de P. Brown & S. Levinson n'est pas généralisable mais ne remet en rien en cause le Principe de Coopération.

P. Brown & S. Levinson [1987] partent du principe que deux stratégies de politesse sont mises en œuvre : la politesse positive (*positive politeness*), qui fonctionne sur l'appartenance à un même groupe – les auteurs parlent de *solidarity strategy* – et la politesse négative (*negative politeness*), fondée sur le respect de l'espace social de chacun. La politesse linguistique consiste donc à conserver cet équilibre précaire entre deux désirs humains contraires. Ainsi, les énoncés pouvant être potentiellement menaçants (*face threatening*) peuvent être modalisés ou atténués. K. Allan & K. Burridge [1991] définissent l'euphémisme comme un moyen d'atténuer un acte potentiellement menaçant et le dysphémisme comme un acte menaçant. L'euphémisme se situerait donc clairement du côté de la politesse linguistique alors que le dysphémisme ressortirait à l'impolitesse linguistique⁵. Les définitions proposées par les deux auteurs gagneraient à être précisées et affinées – un acte menaçant ne devient pas un acte adoucissant en raison de l'utilisation d'un tour euphémique mais est simplement atténué – mais la vision globale qui découle de cette lecture de la politesse linguistique reste convaincante. Dans les deux cas, l'esquive du signifiant non marqué fait entrer dans le régime du « dit en-deçà » ou du « dit au-delà », c'est-à-dire de l'inter-dit, donc de l'implicite et du suggéré plutôt que du proféré explicitement pour l'un et du sur-asserté pour l'autre. La frontière ainsi définie résiste cependant assez mal à l'analyse, ce qui conduit K. Allan &

⁴ Certains spécialistes opèrent des distinctions entre *flouting*, *violation*, *infringement*, voir par exemple J. Thomas [1995].

⁵ L'impolitesse linguistique fait l'objet de nombreuses études auxquelles nous ne pouvons que renvoyer ici. Voir par exemple J. Culpeper [à paraître], *Impoliteness*, sous presse au moment de la rédaction de cet avant-propos, qui fait le point sur l'état de la recherche en la matière.

K. Burridge à proposer les termes d'« euphémismes dysphémiques » et de « dysphémismes euphémiques » pour les cas problématiques qui relèvent à la fois de l'euphémisme et du dysphémisme.

Il convient d'ajouter à cette présentation de l'euphémisme dans une perspective pragmatique la contribution de G. Leech [2008 : 92] et de son Principe de Politesse (*Politeness Principle*) qui vient en complément du Principe de Coopération de P. Grice. Le Principe de Politesse étant moins connu que le cadre de P. Brown & S. Levinson, nous le reproduisons ici :

- i) The TACT Maxim :
 - a) minimize the cost to *others*;
 - b) maximize the benefit to *others*;

- ii) The GENEROSITY Maxim:
 - a) minimize the benefit to *self*;
 - b) maximize the cost to *self*;

- iii) The APPROBATION (or flattery) Maxim:
 - a) minimize dispraise of *others*;
 - b) maximize praise of *others*;

- iv) The MODESTY Maxim:
 - a) minimize praise of *self*;
 - b) maximize dispraise of *self*;

- v) The AGREEMENT Maxim:
 - a) minimize disagreement between *self* and *others*;
 - b) maximize agreement between *self* and *others*;

- vi) The SYMPATHY Maxim:
 - a) minimize antipathy between *self* and *others*;
 - b) maximize sympathy between *self* and *others*.

Ces maximes de politesse sont toutes accompagnées de consignes précises. La présence systématique du verbe « minimiser » + élément négatif et de « maximiser » + élément positif, indique une généralisation possible de l'utilisation euphémique de la langue et du lien étroit qui l'unit à la politesse linguistique. Il est intéressant que cet autre cadre d'analyse parte du principe que la coopération (dans le sens non technique du terme) soit l'objectif principal de la communication. L'omniprésence de l'utilisation euphémique de la langue dans les trois cadres théoriques évoqués fait de l'euphémisme un composant central à toute théorie pragmatique des interactions verbales et de toute linguistique fondée sur l'énonciation. Ces considérations nous conduisent à considérer le fait euphémique comme un phénomène inhérent à la nature même du langage humain.

II. 3. L'euphémisme « vif »

Si l'on peut circonscrire l'euphémisme formellement (écart lexical par rapport au signifiant non marqué, tour discursif plus long, etc.), seule l'étude du contexte peut permettre d'en rendre compte dans sa globalité. En effet, l'euphémisme partage avec les *Speech Acts*, tels qu'ils sont définis par J. Searle, le fait de n'être ni vrai ni faux mais simplement d'être efficace ou non, c'est-à-dire d'être reconnu ou non en tant qu'euphémisme par le co-énonciateur. Comme dans le cas de la métaphore, on peut poser qu'un euphémisme cesse d'être euphémique quand il n'est plus perçu comme tel. Un terme ou un tour discursif est donc moins euphémique par sa nature que par sa fonction. Dans de tels cas, l'euphémisme n'existe plus en soi car c'est seulement dans sa reconnaissance par le co-énonciateur qu'il prend vie. Le processus d'euphémisation est donc à appréhender dans sa dimension intersubjective ou dialogique. Il relève d'une stratégie linguistico-discursive dont l'objet est de redessiner les contours de l'univers référentiel pour l'embellir, le présenter plus favorablement ou de manière moins « menaçante » pour le co-énonciateur ou le monde extra-linguistique. Il nécessite donc à la fois un savoir partagé avec le co-énonciateur, pour que la reconnaissance ait lieu, et une volonté de coopération.

On retrouve à ce stade une dimension peu explorée de l'euphémisme, à savoir sa dimension ludique. Ainsi, si un individu est qualifié de *linguistically challenged*, on a affaire à un tour euphémique fondé sur un jeu avec des structures analogues. L'euphémisme devient donc, dans son intentionalité, un dysphémisme, tout en restant moins menaçant que le dysphémisme simple du type *he can't speak properly*. L'euphémisme, on le voit, est au cœur de la fonction ludique voire poétique du langage qui, loin de n'être qu'un simple *medium* de transmission d'information, est aussi source de ré-création.

Dire *He's linguistically challenged* est intéressant car l'acte locutoire est clairement euphémique alors que l'acte illocutoire est de nature dysphémique. Dire de quelqu'un qu'il ne maîtrise pas une langue est un constat, que l'on peut déplorer, mais qui n'est pas dysphémique. Le fonctionnement de l'euphémisme se rapproche de celui de la litote qui suggère plus qu'elle n'en dit. Cet euphémisme ne fonctionne que si le co-énonciateur le décode comme suggérant plus, donc comme un dysphémisme. L'euphémisme est souvent utilisé à des fins humoristiques ou ironiques et la valeur dysphémique de l'énoncé passe alors au second plan. Il est socialement plus acceptable de critiquer avec humour ou par le biais de l'ironie car la distance ainsi créée absout du dysphémisme *ad hominem*. Dans le même ordre d'idées, on sait que la force illocutoire d'un énoncé est souvent contenue dans l'intonation ou le ton de la voix et les marques prosodiques de l'ironie ont donné lieu à de nombreuses études. Dans de tels cas, on assiste à une dissociation du locutoire et de

l'illocutoire. Le contenu propositionnel d'un énoncé peut être euphémique ou non marqué alors que sa force illocutoire, transmise par l'intonation ou les phénomènes paralinguistiques, appelle à une interprétation dysphémique. En interaction verbale naturelle, c'est la force illocutoire transmise qui est retenue pour l'interprétation globale de l'énoncé. Néanmoins, l'auteur du dysphémisme peut toujours se retrancher derrière le sens littéral de son énoncé.

Ces exemples montrent à quel point l'euphémisme est intimement lié au fonctionnement de la langue ainsi qu'aux relations sociales qui unissent ou séparent les individus. Dans une perspective sociale et linguistique, l'étude de l'euphémisme constitue donc une porte d'accès privilégiée à une culture donnée.

Chacun des articles qui composent ce recueil aborde plusieurs aspects de l'euphémisme (définition, illustration, extension, etc.). La cohérence interne du volume nous a obligés à regrouper sous certaines rubriques des articles ayant aussi trait à d'autres champs d'étude développés ailleurs. Les auteurs voudront bien nous excuser de ce qui peut apparaître comme une limitation de leur contribution à la réflexion globale. La lecture attentive des différents articles rétablira la vérité dans toute sa complexité.

L'organisation de ce volume suit un axe qui trouve son origine dans une réflexion touchant à la nature même du signe linguistique et qui ouvre la perspective sur le non-dit et l'implicite. Cet agencement a été dicté par l'approche volontairement transdisciplinaire du colloque donnant lieu ici à publication. Linguistes, stylisticiens et littéraires ont bénéficié de la fertilisation mutuelle de leurs domaines d'étude respectifs et les problématiques connexes voire communes qui se dégagent justifient pleinement l'esprit d'ouverture qui a présidé à l'organisation de cette réflexion.

La première partie de ce recueil, « *Approches linguistiques : de la langue au discours* », s'attache à préciser les contours de l'euphémisme. Les quatre articles qui la composent interrogent, chacun à sa manière, les définitions courantes de l'euphémisme et en dégagent des constantes linguistiques. Plusieurs aspects sont explorés avec, en premier lieu, les rapports de l'euphémisme au signe linguistique puis à la modalité, avant d'aborder l'euphémisme dans l'ontogenèse du langage et dans la création lexicale. **Denis Jamet**, dans « Historique et procédés linguistiques de l'euphémisme », ouvre ce recueil avec un double objectif : proposer un bilan historique de la notion d'euphémisme et analyser les procédés linguistiques qui conditionnent l'avènement de l'euphémisme en langue / discours. L'auteur présente une typologie fondée sur la notion de « floutage du signifiant » comme invariant à tout processus euphémique. Dans « L'euphémisme en syntaxe : le cas de la modalité d'apparence en anglais contemporain », **Gérard Mélis** étudie la

double tension inhérente à l'euphémisme qui contourne et convoque dans un même mouvement référentiel. Il s'intéresse en particulier aux verbes d'apparence du type *seem*, dont le fonctionnement est analogue à celui de l'euphémisme. En effet, ces verbes offrent un commentaire sur la validation de la relation prédicative qui est tout à la fois évoquée et suspendue. **Laurence Vincent-Durroux** propose une étude sur les « Modalités des euphémismes dans le discours oral de locuteurs sourds profonds anglophones et francophones ». En se fondant sur l'analyse de deux corpus constitués à plusieurs années d'intervalle, elle interroge la production d'euphémismes chez les sourds profonds. Elle montre que les avancées médicales leur permettent aujourd'hui de produire des énoncés dont certains aspects s'apparentent au fonctionnement de l'euphémisme. **Laure Gardelle** conclut cette partie avec « Du sexe au genre : euphémisme et politiquement correct », article dans lequel elle aborde l'euphémisme par le prisme du politiquement correct (PC). Si le PC est très développé dans nos sociétés, l'auteur souligne le faible nombre d'euphémismes utilisés pour contourner la discrimination contre les femmes malgré les nombreuses tentatives qui tendent à rendre la langue moins sexuée. Elle interroge, en fait, la notion même d'euphémisme et ses liens définitoires avec le politiquement correct.

La seconde partie de ce recueil, « *Approches conatives : correct et incorrect* », s'intéresse à l'effet que peut avoir l'euphémisme sur le destinataire / co-énonciateur. Les différentes visées possibles de l'euphémisme en font un outil de manipulation politique et idéologique de choix. L'euphémisme est en effet très proche du bien parler, cher à Quintilien et à sa définition de la rhétorique : *ars bene dicendi*. C'est aussi un outil puissant de la rhétorique qui sert à manipuler, comme Platon le dénonce. Les quatre articles qui composent cette partie éclairent les relations complexes qui unissent ces deux aspects de « l'art oratoire ». Dans « Euphémisme et idéologie », **Sandrine Sorlin** explore la dissymétrie instaurée par l'euphémisme utilisé à des fins idéologiques. L'euphémisme est analysé non comme un moyen d'édulcorer les faits mais de les détourner afin de masquer leur réalité. En ce sens, l'euphémisme rompt l'équilibre précaire qu'il instaure pourtant entre puissance créatrice et fonction référentielle du langage. **Shaeda Isani** s'attache, quant à elle, à étudier l'utilisation institutionnelle de l'euphémisme dans l'entreprise. Son étude, « Euphemization & the Discourse of Positive Self-Representation: Corporate Image Laundering in the Vice Industries », détaille les rouages de la rhétorique de l'entreprise. L'auteur s'applique à montrer comment l'euphémisme contribue à transmettre une image laudative de l'entreprise en créant, par le discours, une image de substitution euphémique. **Mohamed Saki** nous fait entrer dans le domaine de la propagande idéologique avec « Le détour par l'euphémisme et la construction d'un ethos de modération dans *Sala@m* ». L'euphémisme est analysé comme un procédé central au discours de propagande qui contribue à

construire un « ethos de la modération ». Il permet, dans cette revue, de moduler le discours en fonction des auditoires ciblés et des réactions d'hostilité escomptées. Cette partie se conclut par l'étude de **Simone Rinzler** consacrée à « Euphémisme et revendication dans *GB 84* de David Peace ». Le style peacien est soumis à des analyses syntaxiques et narratives précises qui mettent en lumière une fragmentation généralisée du discours, fondée sur une écriture tout à la fois euphémique et violente qui invite à s'interroger sur les liens apparemment contradictoires qu'entretiennent euphémisme et revendication.

La troisième partie, « *Approches terminologiques : représentations et société* », s'intéresse à la fonction référentielle du langage et singulièrement à la manière dont l'euphémisme oriente notre perception de l'extralinguistique. La langue de spécialité se révèle être un domaine particulièrement fécond pour l'étude de l'euphémisme en contexte. A la croisée entre la sociologie et la linguistique, les trois articles qui composent cette partie éclairent un pan central de l'activité langagière. **Catherine Resche**, dans « L'euphémisme dans le domaine de l'économie, de la finance et de la gestion : du terme au discours », interroge la contradiction apparente qui existe entre une langue de spécialité, dont la visée référentielle est par définition univoque, et l'euphémisme. Le domaine de l'économie occupe toutefois une place particulière dans la langue de spécialité, ce qui permet à Catherine Resche de s'intéresser au lexique, bien sûr, mais aussi à la syntaxe ou à l'organisation du discours dans sa globalité. En choisissant l'économie comme objet d'étude, l'auteur jette des ponts entre lexicologie, grammaire et rhétorique afin de rendre compte de l'utilisation de l'euphémisme dans un domaine aujourd'hui central de l'activité humaine. **Jacqueline Percebois** poursuit cette réflexion avec « Etude diachronique de termes clés de l'économie du développement en anglais et en français : entre réalisme et euphémisation ». Dans cette étude comparée, l'auteur s'applique à lever le voile sur les fonctionnements qui président à la sélection des termes renvoyant aux pays en voie de développement. Dans une démarche qui allie contextualisation diachronique et analyse linguistique, c'est la tension entre politiquement correct et fonction référentielle qui est interrogée. **Henry Daniels** conclut cette partie avec « "Savage Rabbits": Euphemism, Dysphemism and Eu-dysphemism in British Naval and Military Slang 1914-1918 ». L'auteur étudie les liens entre tabou, euphémisme et dysphémisme. La rareté relative des euphémismes spécialisés est explicitée et contextualisée ; les difficultés méthodologiques propres à une telle étude sont discutées.

Les articles réunis dans « *Approches discursives : du tour au texte* », le quatrième volet de ce recueil, s'attachent à faire le lien entre le tour euphémique et son rôle fonctionnel en littérature. Si les personnages fictionnels utilisent – dans la pure tradition du réalisme conversationnel – des expressions euphémiques, la voix narrative peut elle aussi s'abandonner aux tours

euphémisants, créant ainsi un lien entre interaction verbale naturelle et relation dialogique littéraire. Avec « “The Virtuous Attachment” or the Making of a Euphemism. Linguistic Manipulations in Henry James’ *The Ambassadors* », **Dominique Schooling** étudie, dans les moindres replis du style de l’auteur, son euphémisme le plus glosé par la critique : *the virtuous attachment*. Elle montre comment ce qui n’est au début du roman qu’un mensonge patent, se construit, au fil des chapitres, en un euphémisme dont la subtilité ne se mesure qu’à l’aune de la finesse de l’art de la conversation jamesienne. **Marie-Agnès Gay**, avec « De l’euphémisation pronominale à l’hyperbole narrative, ou comment jouer sur/avec les mots dans *Plays Well with Others* d’Allan Gurganus », poursuit ce questionnement à l’intersection du discours et de l’interprétation. Le texte qu’elle étudie ne semble être fondé sur l’euphémisme que pour mieux signer une écriture de l’hyperbole. En se fondant sur la théorie de la politesse linguistique, **Manuel Jobert** étudie, dans « Approche conversationnelle de l’euphémisme et du dysphémisme dans *Madame de Treymes* », les interactions verbales entre les différents personnages. Celles-ci sont fondées sur un mélange subtil d’euphémismes et de dysphémismes qui rend poreuse la frontière qui les sépare. La dissociation entre le locutoire et l’illocutoire qui découle de ce brouillage influe sur la voix narrative et l’interprétation globale de la novella. **Claire Majola-Leblond**, dans son étude consacrée à « Euphémisme et Epiphanie dans *After Rain* de William Trevor », définit l’euphémisme à l’intersection de la parole et du silence, ce qui scelle d’emblée son lien avec l’épiphanie. La lecture de trois nouvelles d’une simplicité trompeuse permet de lever le voile sur une poétique au-delà du langage. **Nathalie Vincent-Arnaud** conclut cette partie avec « ‘That which cannot be spoken must be left unspoken’ : du non-dit au détour, l’euphémisme à l’œuvre dans l’écriture autobiographique d’Eva Figes ». La dimension autobiographique du récit pose d’emblée la question de la difficulté du langage à dire le passé tout en restant un idéal esthétique auquel Eva Figes ne saurait renoncer. L’euphémisme, logé dans les recoins du paratexte et les confins d’un style ciselé, offre un prisme privilégié pour une interprétation stylistique globale.

La dernière partie de ce recueil, « *Approches littéraires : de l’euphémisme au non-dit* », propose une extension supplémentaire du champ de l’euphémisme. Les liens avec les concepts et notions précédemment étudiés restent néanmoins forts : importance du lien dialogique, effet perlocutoire, etc. Au fil des articles, l’euphémisme se laisse aspirer par son avatar littéraire, le non-dit, avec lequel il entretient des relations étroites. Difficile en effet de faire le départ entre le non-dit, le suggéré et le dit « en-deçà ». On retrouve ici des considérations qui relèvent de la pragmatique comme les implicatures conversationnelles qui sont, par définition, non verbalisées. Doivent-elles être appréhendées comme des euphémismes systématisés dans l’interaction verbale ou simplement comme un moyen de fluidifier la communication ? Relèvent-

elles des deux à la fois ? Le non-dit doit-il être redéfini comme une implicature littéraire entre le narrateur et le lecteur ? C'est, entre autres, à ces questions que tentent de répondre les articles qui suivent. **Jacqueline Fromonot**, dans « Heurs et malheurs de l'euphémisme dans quelques romans britanniques du XIXe siècle », propose une radioscopie de l'euphémisme à l'époque victorienne. La période, souvent associée à l'interdit linguistique pudibond, est aussi connue pour la complexité du code social qu'elle impose. En prenant appui sur plusieurs romans, elle démontre que l'euphémisme n'existe que dans la mesure où il est reconnu par le co-énonciateur et le lecteur familier de la période. Dans, « “Is your wife of Covent Garden Parish?” : euphémismes et écarts comiques dans le théâtre de William Congreve », **Natalie Mandon-Hunter** s'intéresse à la visée comique de l'euphémisme. La parole, chez Congreve, est un puissant outil de domination sociale comme les nombreux commentaires métalinguistiques qui jalonnent le texte des pièces le prouvent. Entre ressort conversationnel et impératif social, la modalité euphémique constitue un outil de première force pour comprendre les rouages du théâtre de la Restauration. **Aurélie Thiria-Meulemans**, dans, « “An obscure sense / Of possible sublimity” : la double négation comme art poétique dans *Le Prélude* de William Wordsworth », aborde la question du langage poétique de Wordsworth. Elle relève la propension du poète à utiliser le tour syntaxique NOT + *un-* + adjectif. Cette marque de fabrique wordsworthienne permet d'explorer la poétique de l'œuvre et singulièrement le rapport du poète à la Nature. Dans « Empreintes de l'euphémisme dans *Quaint Fragments & A Private Country* de Lawrence Durrell : la musique du silence », **Isabelle Keller-Privat** fait pénétrer le lecteur dans les arcanes de l'écriture durrellienne, caractérisée par l'ellipse, l'élision et la rupture. On touche ici aux limites des définitions proposées de l'euphémisme, et le non-dit le dispute au dit « en-deçà » dans des textes poétiques qui contiennent les fondements de l'écriture de Lawrence Durrell. **Catherine Delesalle-Nancey** conclut le recueil avec « Euphémisme et hyperbole chez Malcolm Lowry : tours et détours par *Sous le volcan* ». Le style éminemment baroque de Lowry semble exempt d'euphémismes au sens strict du terme. L'auteur interroge le lien entre hyperbole et euphémisme et montre que, paradoxalement, tous deux participent d'un fonctionnement identique.

Conclusion

L'étude de l'euphémisme comme figure de rhétorique marquant un écart, ou un *foregrounding* [Leech 2008], n'a constitué qu'une première étape. Après avoir examiné les zones de contact entre langue et discours, nous avons exploré la fonction conative qu'il pouvait revêtir dans la société, en abordant les phénomènes connexes de propagande et d'idéologie vers lesquels l'euphémisme peut facilement dériver. Le rôle fondamental de l'euphémisme trouve une

illustration de choix dans la partie sur la terminologie et la société, où le figement en langue est emblématique des façons de percevoir le réel. Les analyses textuelles et stylistiques de l'euphémisme ont également trouvé leur place dans ce recueil, ainsi que les réalisations littéraires, pour lesquelles l'euphémisme semble fonctionner selon des modalités qui constituent des manières obliques de dire ou ne pas dire.

Au terme d'un parcours d'une grande richesse, on constate que les vingt-et-un articles de ce recueil contribuent à définir, à circonscrire ou à illustrer le fait euphémique, qui peut ainsi être qualifié de processus cognitif, en ce qu'il permet d'éclairer la façon dont le réel se réfracte dans le langage. Si l'image devient plus nette, une définition englobant tous les aspects évoqués semble plus que jamais impossible à atteindre. Au fur et à mesure que sont précisés les différents champs d'application de l'euphémisme, ceux-ci ouvrent sur de nouvelles extensions du terme. Toute définition serait vouée à rester toujours « en-deçà » de la réalité qu'elle tente de décrire, trébuchant encore et toujours sur une sorte d'euphémisme définitoire, mimétique de l'objet auquel ce volume est consacré. En ce sens, et pour toutes les raisons évoquées jusqu'ici et dans les pages qui suivent, l'euphémisme semble représenter l'envers de ce que l'on nomme « l'impolitesse linguistique », thème qui pourrait constituer un prolongement au présent volume.

Bibliographie

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism and Dysphemism: Language Used As Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press, 1991.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., *Politeness – Some Universals in Language Usage* (1978), Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- CULPEPER Jonathan, *Impoliteness*, Cambridge, Cambridge University Press (à paraître).
- DAVIES Bethan, "Grice's Cooperative Principle: Getting the Meaning Across", *Leeds Working Papers in Linguistics*, 8, 2000 : 1-26.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Le Discours en interaction*, Paris, Armand Colin, 2005.
- LEECH Geoffrey, *Language in Literature*, Harlow, Longman, 2008.
- LEVINSON Stephen C., *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- MORIER Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (1961), Paris, P.U.F., 1989.
- MOUNIN Georges, *Dictionnaire de la linguistique* (1974), Paris, Coll. « Quatridge », Presses Universitaires de France, 1993.
- OGDEN C. K. & RICHARDS I. A., *The Meaning of Meaning*, 8th Ed. New York, Harcourt, Brace & World, Inc., 1923.
- SAUSSURE (de) Ferdinand, *Cours de Linguistique Générale* (1916), Paris, Payot, 1973.
- THOMAS Jenny, *Meaning in Interaction. An Introduction to Pragmatics*, Coll. "Learning about Language", Harlow, Longman 1995.

Bibliographie sélective sur l'euphémisme

Ouvrages

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism and Dysphemism: Language Used As Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press, 1991.
- . *Forbidden Words. Taboo and the Censoring of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1966 (chapitre XXV : « Euphémismes anciens et modernes » : 308-314).
- . *Problèmes de linguistique générale, II*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1966 (chapitre XVIII : « La blasphémie et l'euphémie » : 254-257).
- BONHOMME Marc, *Les figures clés du discours*, Paris, Seuil, 1998.
- . *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion Editeur, 2005.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., *Politeness – Some Universals in Language Usage* (1978), Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- CHAPMAN Raymond, *Forms of Speech in Victorian Fiction*, London, Longman, 1994 (chapter 6: “Oaths and Euphemisms”: 113-139).
- CULPEPER Jonathan, *Impoliteness*, Cambridge, Cambridge University Press (à paraître).
- DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, PUF, 1972.
- ENRIGHT D. J., *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford, OUP, 1985.
- . *In Other Words, The meanings and Memoirs of Euphemisms*, Michael O'Mara Books Limited, 2005.
- LECERCLE Jean-Jacques, *The Philosophy of Nonsense*, London, Routledge, 1994.
- LEECH Geoffrey, *Principles of Pragmatics*, London, Longman, 1983.
- . *Language in Literature*, Harlow, Longman, 2008.
- STOCKWELL Peter, *Sociolinguistics* (2003), London, Routledge, 2007 (2nd edition).
- WATTS Richard J., *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Articles

- ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, *Euphemism, Dysphemism and cross-Varietal Synonymy*.
<<http://www.latrobe.edu.au/linguistics/LaTrobePapersinLinguistics/Vol%201/1AllanandBurridge.pdf>>
- BEAUVOIS Jean-Léon, « Sur l'Euphémisme », *L'Homme*, Volume 10, Numéro 2, 1970 : 73-80 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen, “Universals in language usage: politeness phenomena”, *Questions and Politeness. Strategies in Social Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- BURCHFIELD Robert, “An Outline History of Euphemisms in English”, in ENRIGHT Dominique (Ed.), *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford New York, Oxford University Press, 1985 : 13-31.
- CAFFI Claudia, “On mitigation”, *Journal of Pragmatics*, 31, 1999 : 881-909.

- CRESPO** Fernández Eliecer, “The Language of Death: Euphemism and Conceptual Metaphorization in Victorian Obituaries”, *SKY Journal of Linguistics* 19, 2006 : 101-130.
- DAVIES** Bethan, “Grice’s Cooperative Principle: Getting the Meaning Across”, *Leeds Working Papers in Linguistics*, 8, 2000: 1-26.
- FRASER** Bruce, “Conversational mitigation”, *Journal Of Pragmatics*, 4, 1980 : 341-350.
- GODIN** Henri, « L’euphémisme littéraire, fonctions et limites », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 143-151 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- JAMET** Denis, “Death Euphemisms: Reinventing Reality through Words?” in SORLIN Sandrine (ed.), *Inventive Linguistics*, Presses Universitaires du Languedoc et de la Méditerranée, Collection « Traverses », à paraître.
- KERBRAT-ORECCHIONI** Catherine, « Euphémisme » in CHARAUDEAU D. & MAINGUENEAU D. (dirs.), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002 : 241-242.
- KRIEG-PLANQUE** Alice, « Souligner l’euphémisme : opération savante ou acte d’engagement ? Analyse du “jugement d’euphémisation” dans le discours politique », *Semen* n°17, 2004, <<http://semen.revues.org/document2351.html>>.
- LAKOFF** George, “Hedges: a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts”, *Journal of Philosophical Logic*, 2, 1973 : 458-508.
- LINFOOT-HAM** Linda, “The Linguistics of Euphemism: A Diachronic Study of Euphemism Formation”, *Journal of Language and Linguistics*, Vol. 4 No. 2, 2005 : 227-263.
- MUNTEANO** Basil, « Les implications esthétiques de l’euphémisme », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 153-166 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- ORWELL** George, “Political euphemism”, in Escholz, P., Rosa, A. and Clark, V. (Eds.), *Language Awareness*. New York, St. Martin’s Press, Inc., 1978.
- ORR** John, « Le rôle destructeur de l’euphémie », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, année 1953, Vol. 3 No 1 : 167-175 (disponible sur <<http://www.persee.fr>>).
- REDFERN** W.D., “Euphemism”, in ASHER R.E., SIMPSON J.M.Y., *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, Vol 3, Oxford, New York, Seoul, Tokyo, Pergamon Press, 1994 : 1180-1181.
- TOURNIER** Jean, « L’expression euphémique des tabous », *Recherches en linguistique étrangère II – Annales littéraires de l’Université de Besançon* 167, 1975 : 151-177.
- TRUMPESOVA** Zuzana, « Quelques observations sur l’interdiction linguistique », *Etudes Romanes de Brno* vol. VII, Brno, UJEP, 1974 : 105-109.
- WARREN** Beatrice, “What euphemisms tell us about the interpretation of words”, *Studia Linguistica*, 46/2, 1992 : 128-172.

Dictionnaires

- BACRY** Patrick, *Les figures de style*, Coll. « Sujets », Paris, Belin, 1992.
- BERDOLL** Linda, *Very Nice Ways to Say Very Bad Things, an Unusual Book of Euphemisms*, Sourcebooks Hysteria, 2007.
- CHARAUDEAU** Patrick et **MAINGUENEAU** Dominique (sous la dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.
- DUCROT** Oswald, *Dire et ne pas dire – Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1998.
- DUPRIEZ** Bernard, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, Christian Bourgeois, 10/18, 1984.
- HOLDER** R. W., *Dictionary of Euphemisms: How Not to Say What You Mean* (1995), Oxford, OUP, 2003.
- MOLINIE** Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Livre de Poche, 1992.
- MORIER** Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (1961), Paris, P.U.F., 1989.
- NEAMAN** Judith S. et **SILVER** Carole G., *Kind Words: A Thesaurus of Euphemisms*, édition revue et augmentée, New York, Facts On File, 1990.
- RAWSON** H., *A Dictionary of Euphemisms and Other Doubletalk*. New York: Crown Publishers, Inc., 1981.
- SPEARS** Richard A., *Slang and Euphemism* (1981), New York, New American Library, 1982.